

C'est alors que M. Le Brun fonda, en 1858, avec un de ses amis M. Lévêque, ingénieur aux forges de Vierzon et Ancien Élève de l'École d'Arts et Métiers de Châlons, les ateliers de construction de Creil, à la tête desquels il resta pendant 30 années.

Son associé Lévêque étant mort en 1875, Le Brun s'adjoignit nos deux camarades Daydé et Pillé, ce dernier son neveu, et il leur laissa en 1888 le soin de continuer sa tâche.

Il eut alors cette satisfaction de voir son œuvre, considérablement élargie, porter dans le monde entier, par les plus remarquables travaux, la renommée du génie français. Il eut ce bonheur de voir cette superbe envolée, réalisée par deux collaborateurs dont l'un lui tenait de si près, qui sortent tous deux des Écoles d'Arts et Métiers qu'il aimait tant, et qui tous deux font l'honneur de cette Société d'Anciens Élèves qu'il a fondée.

Le nombre devient hélas ! de plus en plus réduit des fondateurs de notre Société. Ils ne sont plus que quelques unités et cela double encore la tristesse de nous séparer d'un Camarade dévoué et d'une si grande bonté. Ne semble-t-il pas, cependant, que la certitude du souvenir puisse adoucir la séparation. Il sera l'éternel absent, mais ce sera toujours avec sérénité que nous penserons à lui, non seulement nous, ses Camarades, mais encore ses anciens ouvriers qui avaient pour lui un attachement en quelque sorte filial, ses anciens et dévoués collaborateurs, qui ont tous voulu l'accompagner à sa dernière demeure.

Nous te disons donc adieu, Le Brun, puisque c'est toujours ainsi hélas ! que tout se termine ici bas, mais sois assuré que cette séparation purement matérielle, ne t'empêchera pas de rester pour tous comme un exemple bien rare d'une bienveillance et d'une aménité sans égales.

Adieu !

PARENT (Louis)
(Châl. 1862).

PAILLET (ÉMILE)

Angers 1863

Notre camarade Paillet Émile, membre de notre Société depuis 1875, est décédé le 19 février 1905, à Fourmies (Nord).

Paillet était aimé et estimé de tous ceux qui l'entouraient; aussi ses

employés et ses ouvriers, la population de Fourmies, la Société Industrielle, les filateurs et les négociants de la région prirent-ils place dans l'important cortège qui accompagna le char funèbre à l'église Saint-Pierre, et auquel s'étaient joints de nombreux Camarades.

Dans l'assistance, on remarquait également, presque en entier, le Conseil municipal, dont Paillet faisait partie, le Directeur et les professeurs de l'École pratique, ainsi qu'un important groupe d'élèves de cette École.

Des délégations de la compagnie des sapeurs-pompiers et de la Société d'Instruction militaire formaient la haie, aux côtés du corbillard.

Les coins du poêle étaient tenus par MM. Delval, maire de Fourmies; Paul Legros, Président de la Société industrielle; Paul Legrand Delsaux, négociant en laines et conseiller municipal; Adolphe Leclercq, comptable de la filature du *Marais*; Ernest Charlé (Ang. 1873), directeur de filature à Wignehies; Charles Masse, ancien filateur.

Le deuil était conduit par MM. Pierre et Jules Paillet, les fils du défunt et par M. Albert Delloue, son beau-fils.

La cérémonie religieuse terminée, le cercueil fut transporté au cimetière du Nord, à Fourmies, en attendant l'inhumation qui devait avoir lieu l'après-midi, au cimetière d'Anor, dans un caveau de famille.

Nous reproduisons, ci-après, les discours qui ont été prononcés pour retracer la carrière si bien remplie de notre regretté Paillet et qui rendent un hommage mérité aux brillantes qualités de notre distingué Camarade.

DISCOURS DE M. DELVAL

MAIRE DE FOURMIES.

MESDAMES, MESSIEURS,

Né à Pithiviers en 1847, Émile Paillet s'éteint dans sa cinquante-huitième année.

C'est à l'issue de la néfaste période de 1870-71 et après son internement en Suisse, qu'il nous arriva à Fourmies; il s'était montré au régiment ce qu'il avait été enfant et à l'école d'Arts et Métiers d'Angers : bon entre les meilleurs.

Modeste de tempérament et d'origine, il ne voulait tout d'abord utiliser que les connaissances manuelles qu'il avait acquises au cours de ses études; mais un rôle plus important lui était dévolu.

Il en est peu qui ne fussent séduits en l'approchant : ceux qui devaient

devenir ses amis, par sa bonhomie et sa discrétion ; ses patrons par ses connaissances spéciales, ses qualités d'ordre, sa conduite, son amour du travail et son dévouement.

Après avoir aidé à l'établissement lainier de notre localité, le plus important et l'un des mieux ordonnés, Émile Paillet devenait l'associé de M. Victor Delloue, l'un des bienfaiteurs de notre pays, et ensuite celui de son neveu, M. Henri Delloue.

Déjà Paillet avait fait ses épreuves comme ingénieur et comme architecte ; c'est à lui que M. Victor Delloue confia la construction de cet admirable hospice qui abrite plus de cent vieillards et qui joint à une installation économique toutes les commodités désirables.

D'autres vous diront tout à l'heure ce que fut Paillet aux Arts et Métiers et comme patron.

Il n'était pas moins sérieusement apprécié à la Société Industrielle, dont il fut l'un des fondateurs ; aussi ne tarda-t-il pas à en être nommé membre du Conseil d'administration, puis secrétaire et ensuite président du Comité de filature.

L'esprit de solidarité et le désintéressement comptaient parmi ses principales qualités. Entré dans la carrière alors que s'ouvrait l'ère des difficultés de tous genres, il s'attachait à les combattre par une organisation modèle et la recherche de toutes les améliorations. Ses avis toujours judicieux, étaient recherchés et ses collègues ne pouvaient lui procurer de plus douce satisfaction qu'en faisant appel à son obligeance ; aussi tous l'aimaient, tous l'estimaient.

C'est en sa qualité de membre de la Société Industrielle et en raison de ses aptitudes qu'il fut appelé à aider à l'organisation de l'enseignement technique, à notre école pratique de commerce et d'industrie. Membre du conseil de perfectionnement de cette école, membre du jury d'examens pour les cours de dessin et la délivrance des certificats d'études pratiques, il apportait là encore son savoir et sa conscience. Peut-être ne fut-il pas étranger au brillant succès qui était réservé à cette belle organisation, sous la direction de son intelligent directeur actuel : M. Bernier.

Républicain de principe et respectueux de toutes les opinions, Paillet eût pu, depuis longtemps, faire partie du Conseil municipal de Fourmies. Ce n'est qu'en 1896 qu'il consentit à se laisser porter et qu'il fut nommé.

Depuis lors, comme président, ou secrétaire de nos commissions des finances, des travaux, de l'instruction ou de l'hygiène, il apporta à l'étude de toutes les questions qui intéressaient la ville son exceptionnelle com-

pétence et son expérience qui n'était jamais en défaut. Son intervention était toujours profitable aux intérêts de notre localité; aussi sera-t-il difficilement remplacé.

Pour nous, qui avons connu Paillet dès son arrivée à Fourmies, nous perdons une amitié précieuse entre toutes, et, d'accord avec cette foule recueillie et désolée qui forme son dernier cortège, nous pouvons affirmer qu'en lui disparaît un honnête homme et de plus un homme qui fut utile à ses concitoyens.

C'est la seule consolation qui reste à sa veuve si digne, si ferme et si dévouée, à ses fils dont la préoccupation première est de s'inspirer des exemples de leur père.

Mon cher Paillet, au nom de la Société Industrielle, au nom de tous vos amis, au nom du Conseil municipal, Adieu!

DISCOURS DE M. CHARITÉ (Ang. 1873)

MESDAMES, MESSIEURS,

MES CHERS CAMARADES,

Il est d'usage pour les Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, que le plus ancien de la région prenne la parole sur la tombe de celui qui nous quitte. Dans les circonstances de ce jour, il y est fait dérogation; j'ai demandé que cet honneur me fût dévolu pour me permettre, comme compatriote et ami personnel de celui que nous pleurons tous, de lui rendre un hommage plus intime et d'affirmer, en même temps, ma reconnaissance pour celui qui fut pour moi un guide éclairé, lors de mes débuts dans ce pays, et qui me resta toujours un conseiller fidèle et désintéressé.

Émile Paillet naquit à Pithiviers en 1847.

Comme tant d'autres de nos Camarades, il fut vraiment le fils de ses œuvres, et je vais essayer de retracer brièvement sa vie. Il fit ses études à l'institution Beaurieux, où il se prépara pour l'École d'Arts et Métiers d'Angers, d'où il sortit dans les premiers rangs de la promotion 1863-66.

D'un esprit méthodique, qui ne l'abandonna et que lui-même n'abandonna jamais, il se dirigea dès la sortie de l'École, vers l'atelier, pour se perfectionner dans la pratique du travail manuel, et sut bientôt se faire remarquer dans la fabrique de machines de précision, où il travaillait à Paris, lorsque le service militaire vint interrompre ces débuts. Puis vint

la guerre de 1870, où il fit vaillamment son devoir à l'armée de l'Est, sous les ordres de Bourbaki.

Comme tant d'autres, il dut subir les amertumes et les douleurs de la défaite et partagea le sort de ses compagnons d'armes qui furent internés en Suisse.

Mais, à peine arrivé, ennuyé de ce désceuvrement, il se faisait agréer comme dessinateur dans une maison de construction, et c'est en travaillant que se passa son séjour forcé, dans ce pays hospitalier, dont il garda toujours le meilleur souvenir.

A la suite de ces événements, et lorsque les affaires eurent repris un cours à peu près normal, un de nos compatriotes dont le nom n'est pas inconnu des négociants en laine de la région (j'ai nommé M. Brierre) lui suggéra l'idée de venir dans le Nord, certain qu'il trouverait dans le matériel si ingénieux de notre industrie, l'application des facultés qu'il lui connaissait, et c'est alors qu'il le recommanda à M. Rennesson.

Ses étapes successives furent la maison Foucamprez à Fourmies, puis Boillot à Wignehies, ensuite Démoulin à Fourmies. Enfin, le 1^{er} janvier 1876, il débutait à l'établissement du Marais, où il trouvait, en M. Delloue, l'homme clairvoyant qui devait se l'attacher pour la vie, et le faire coopérer à toutes ses œuvres, tant industrielles que philanthropiques.

Les croquis de machines, les transformations qu'il étudiait, et entre autres les plans de son ingénieux et rationnel appareil de désuintage des laines, voisinaient sur sa table avec les épures d'architecture, et c'est lui qui dirigea la construction de l'hospice Delloue, dont il avait établi tous les plans. Aussi, est-ce justice, à ce propos, d'associer dans un même souvenir le nom du généreux donateur et celui de son dévoué collaborateur. Entre temps, la Société industrielle de Fourmies le désignait comme président du Comité de peignage et membre du Comité d'enseignement, tandis que la ville de Fourmies le faisait entrer au Conseil municipal.

M. Delloue, en mourant, ne pouvait laisser en meilleures mains les traditions de loyauté, d'intégrité et de direction vraiment paternelle qui formaient sa ligne de conduite. Il fit plus ! Il fit entrer Paillet dans sa famille, en l'unissant à sa nièce, compagne dévouée s'il en est, et si éprouvée aujourd'hui, et il l'associa avec son neveu, M. Henri Delloue.

A la mort de ce dernier, Paillet devenait acquéreur de l'établissement qu'il avait dirigé si longtemps, mais cela au moment même où s'abattait sur notre industrie la crise la plus aiguë.

Pendant cette période malheureuse, Paillet se recueillit, puis, silencieu-

sement, il transforma et augmenta son matériel et, du jour au lendemain, à son premier appel, il retrouva, groupés autour de lui, employés, contre-mâtres, ouvriers, tout ce personnel éparpillé un peu partout, mais qui accourait joyeux de reprendre le travail sous ses ordres.

Et c'est au moment où il allait recueillir le fruit de tant de travail, alors qu'il voyait se dessiner l'avenir de ses enfants, que la mort stupide est venue le terrasser à l'improviste, sans que le concours de la science ait même pu retarder l'échéance fatale.

Au milieu de cette vie, toute de travail, de probité, de dévouement, Paillet fut surtout et avant tout un modeste! modeste jusque dans la mort, puisqu'il ne voulut ni fleurs ni couronnes. Et si nous perdons en lui un ami, un camarade, un collègue, l'industrie de notre pays perd un de ses pionniers les plus judicieux et la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, un de ses membres les plus distingués.

Puisse le souvenir de cette vie, et l'imposante manifestation de sympathie à laquelle nous assistons, être pour M^{me} Paillet un adoucissement à son deuil cruel.

Quant à ses deux chers enfants, Pierre et Jules, qu'ils n'aient d'autre guide dans la vie que les vertus de leur bien-aimé père, et d'autre ambition que de suivre ses exemples. Ce sera la plus grande consolation qu'ils puissent donner à leur vaillante mère.

Au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, en mon nom personnel;

Adieu, mon cher Paillet, Adieu!

Puis, M. Abel GONTIER prit ensuite la parole au nom du personnel de la filature du Marais et, dans un discours des plus touchants, il adressa un suprême adieu au bon patron que fut notre regretté et excellent camarade Paillet.

La Commission des Bulletins.
